

# Valaisans en Russie

Il y a quatre ans, lors de l'*Anschluss*, je rappelais l'activité multi-forme de nombreux Valaisans dans l'Autriche des Habsbourg<sup>1</sup>. C'est un sujet certes intéressant et presque inédit que le rôle joué à l'étranger par nos compatriotes. Pour n'avoir pas eu l'envergure de celui d'un Schiner, d'un Platter, des de Courten, d'un Pierre de Rivaz, d'un César Ritz, d'un Guglielminetti, il n'est pas moins, en général, des plus honorable. Et si la modicité des ressources du pays d'origine les a forcés de rechercher au loin un espace vital, ce fut dans une intention pacifique, dans un esprit inoffensif, à l'avantage mutuel de l'occupant et de l'occupé.

Avec l'Autriche, c'est en France, en Italie, en Allemagne, dans les deux Amériques, voire aux Indes (un Séverin Noti, d'Eisten, ne fut-il pas nommé archevêque de Bombay ?), que l'on repérerait la plupart de ces émigrés. Aujourd'hui, l'actualité m'engage à m'occuper d'un autre grand pays de l'Europe que la distance et le contraste de civilisation, de religion, de langue, de conditions de vie, semblaient plutôt ne pas imposer à notre attention. Et pourtant ! Je ne planterai que quelques jalons, je ne citerai que quelques noms, laissant à des commentateurs disposant de loisirs plus abondants, d'archives plus riches, de relations plus étendues et sélectes, le plaisir de compléter ma notice.

\* \* \*

On connaît deux tentatives de colonisation suisse en Russie.

Vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle d'abord, celle du baron français de Beauregard. Le gouvernement russe qui offrait à ces colons de vastes ter-

---

<sup>1</sup> *Annales Valaisannes*, juin 1938 et juin 1939.

ritoires à défricher, les fixa en premier lieu dans la province de Saratow, puis, le terrain s'étant avéré impropre à la culture, à 15-20 lieues plus au sud, sur les bords de la Volga. Dans le V<sup>e</sup> volume de ses *Voyages en Russie et en Sibérie*, Pallas relate que cette colonie allemande comptait environ 400 familles avec Jekatherinstadt pour capitale, mais celles-ci provenaient presque exclusivement de la Suisse orientale et on ne signale pas de Valaisans parmi elles.

Autre essai, en 1812, quand la Bessarabie fut réunie à la Russie. A l'instigation de Frédéric-César de la Harpe, conseiller du tsar Alexandre I, des propositions furent faites à des Vaudois pour exploiter le vignoble sur les rives du Dniester. Une caravane de 12 familles, la plupart des Ormonts, se mit en route en 1822, pour aller fonder la colonie de Chabag. Mais ici encore, nulle trace de Valaisans.

Il n'est cependant pas exclu que cette entrée en relations officielles avec le grand Empire n'ait suscité ou favorisé des idées d'émigration, surtout chez les Bas-Valaisans, proches voisins du pays de Vaud.

\* \* \*

Le mystérieux auteur des *Aventures du Valaisan Bernard* (1802)<sup>1</sup>, qui, selon toute vraisemblance, était sédunois, mais dont ni l'ancien bibliothécaire J.-Ch. de Courten, ni M. Maurice Zermatten, qui lui a consacré un article dans la *Gazette de Lausanne*, ni moi-même, n'avons réussi à percer l'identité, est à ma connaissance le premier Valaisan que l'on repère en Russie.

Affilié en Allemagne à la secte des Illuminés, il aurait été tour à tour soldat prussien, précepteur à St-Pétersbourg, intendant à Cracovie, grenadier impérial au service de l'Autriche, et aurait illustré ces différentes étapes d'aventures plus souvent érotiques qu'héroïques : il avait 20 ans ! et comme il le dit : les plus courtes folies sont les meilleures.

\* \* \*

La participation d'un bataillon valaisan à la campagne de Russie en 1812, sous les ordres du commandant Blanc, d'Ayent, n'entre pas en considération dans cet article. Je rappellerai cependant que le chirurgien-major de ce bataillon, le Dr Antoine Kämpfen, de Brigue, a

<sup>1</sup> *Trois ans de la vie et des voyages du Valaisan Bernard* \*\*\*, Paris, an XII. Exemplaire unique en ma possession.

laissé une relation peu connue de cette désastreuse campagne, relation publiée en feuilleton dans le *Courrier du Valais*, en 1852<sup>1</sup>.

\* \* \*

## Deux médecins.

Le premier Valaisan connu qui se créa une situation en Russie, est le docteur en médecine *Jean-Baptiste Valeran* (1770-1855), de Sion, qui, après des études à Vienne, s'établit à St-Pétersbourg où il devint conseiller aulique ; nous ne possédons pas d'autres détails biographiques. Il laissa une belle bibliothèque dont des neveux héritèrent et légua 3000 roubles aux pauvres de sa ville natale.

Un autre médecin, dont le souvenir est resté vivant en Valais, le Dr *Alphonse Beck* (1822-1902), de St-Maurice, parcourut lui aussi une brillante carrière en pays slave.

Il était installé depuis 1846 à St-Maurice lorsque se produisit en 1857 le tragique accident de la diligence postale, la *Dame du Lac*, à l'entrée nord de la ville. Parmi les victimes se trouvait une dame russe de la haute noblesse qui reçut les soins du jeune docteur. Frappée de son intelligence, elle l'encouragea vivement à tenter sa chance sur un champ plus vaste. Il se laissa persuader et s'embarqua en 1859 pour St-Pétersbourg où il commença à pratiquer l'homéopathie avec son ami de Villiers. Il y acquit bientôt une réputation et une situation magnifiques, pour avoir réussi à enrayer une meurtrière épidémie de diphtérie. L'empereur Alexandre II lui offrit de créer pour lui une chaire d'homéopathie à l'Université, honneur qu'il déclina. Par contre, sous l'égide impériale, il fonda la Société d'homéopathie de Russie, qu'il présida. Mais le climat moscovite ne lui convenant pas, il quitta en 1870 son pays adoptif pour ouvrir un cabinet à Monthey, où la clientèle russe continua à le visiter et consulter<sup>2</sup>.

## Un officier supérieur.

*Charles-Auguste Ducrey*, de Sion, après avoir été licencié du service de France à la Révolution de 1830, passait, deux ans plus tard, à celui

<sup>1</sup> Voir aussi : *Histoire des Troupes suisses au service de France sous le règne de Napoléon Ier*, par H. de Schaller, 1883.

<sup>2</sup> Voir sur ces deux personnalités, J.-B. Bertrand : *Notes sur la médecine en Valais*, dans : *Annales Valaisannes*, décembre 1939.

de l'Empire de Russie. Il conquiert successivement les différents grades jusqu'à celui de colonel du régiment des gardes impériales.

Il avait été décoré de la Croix de Sainte-Anne dans la campagne du Caucase. Il mourut en charge en 1853. Des informations plus détaillées sont restées négatives.

## Professeurs et précepteurs

C'est surtout dans l'enseignement que se lancèrent et réussirent les Valaisans. Malgré mes recherches, je n'ai pu préciser la date et l'origine exactes de cet exode pédagogique, dont le point de départ est, presque exclusivement, Vionnaz et Vouvry. Très probablement le mouvement s'étendit-il de Vienne, de la Hongrie, de la Galicie, de la Moldavie, où abondaient les précepteurs valaisans. A qui attribuer la palme de cette initiative ? à Germain Aymon, qui, durant son séjour à Vienne, plaça plusieurs de ses compatriotes dans les familles patriciennes d'Autriche, de Pologne et de Russie ? à son compagnon Emmanuel Bonjean, pour ce qui concerne les Vouvryens<sup>1</sup> ? ou à Adrien Cornut, de Vouvry également, lequel, pour avoir fonctionné surtout à Varsovie, put, par ses relations avec des notabilités russes, leur avoir procuré un personnel suisse ?

Quelques considérations préliminaires me paraissent utiles. D'abord le nombre des Valaisans émigrés en Russie ne supporte pas de comparaison avec celui des Vaudois, des Fribourgeois, des Neuchâtelois et des Suisses allemands. Une statistique, publiée en 1897, relève la présence en Russie de 5900 Confédérés. Je doute que l'effectif des Valaisans ait jamais dépassé une moyenne de 50.

Examinons aussi sommairement les mobiles de cette émigration.

L'ignorance générale qui sévissait en Russie il y a un siècle encore, devait faciliter singulièrement la tâche de nos précepteurs.

La ville de Moscou comptait sur 250 000 habitants 13 000 nobles, avec un personnel domestique de 70 000 ; tout le reste était réduit à l'état de servage.

En 1831, on comptait en Russie 1 écolier sur 772 habitants, alors que la proportion de la Suisse était de 1 sur 5 à Zurich, 1 sur 6 dans le canton de Vaud, etc. Dans ce peuple de 50 millions d'habitants, le nombre des universités s'élevait à 5, tandis que la Suisse pour ses

<sup>1</sup> Sur ces deux personnalités, voir mon article : *Les Valaisans en Autriche*, dans : *Annales Valaisannes*, juin 1938.

2 000 000 d'habitants disposait de 3 universités et de 3 académies. Comme dans le pays des aveugles les borgnes sont rois, ne nous étonnons pas si les Valaisans, qui n'avaient suivi que quelques années de collège ou même d'école primaire, trouvaient en ce pays un champ d'activité n'exigeant qu'un minimum d'honnêteté et de bonne volonté. Autre facteur non à dédaigner : les traitements contrastaient avec ceux du pays natal. Enfin, l'existence y était des plus agréables, les *patrons* se montraient aimables, condescendants, généreux avec leurs employés considérés comme de la famille. A Moscou et à St-Pétersbourg, des sociétés suisses de bienfaisance et des homes accueillaient les compatriotes sans emploi et en facilitaient le placement. Aussi, tout considéré, la Russie présentait-elle des perspectives d'existence commode et bien rétribuée. Il n'est que de voir, pour s'en convaincre, l'odyssée des Vouvryens qui se réservaient jalousement « comme en famille », le privilège, le monopole d'émigration sur les rives de la Neva et de la Moscova.

D'autres motifs contribuèrent peut-être à faciliter ce mouvement. Je ne puis que les esquisser.

Les Jésuites, appelés par Catherine II pour l'éducation de l'aristocratie, furent rigoureusement bannis par ses successeurs. D'autre part, la vague de nihilisme qui sévit dans les années 1879-1880, dut aussi engager les familles nobles à recourir aux services d'étrangers de confiance, surtout de Suisses qu'elles préféraient aux Français.

Sans doute y eut-il des restrictions : ainsi, on décida, sous Alexandre III, de n'admettre dans les provinces occidentales que des orthodoxes. L'exclusion des catholiques de l'instruction publique fut appliquée à ses dernières limites. Pis encore, en 1888, un arrêté du ministre de l'Instruction publique rendait la naturalisation russe obligatoire aux professeurs de langues vivantes, de nationalité étrangère, qui voudraient continuer à enseigner dans les établissements publics. Mais ces entraves ne paraissent pas avoir ralenti sensiblement l'activité de nos compatriotes, puisque c'est entre 1890 et 1900 précisément qu'elle atteignit son maximum. Et seuls deux Pignat et un Delavy acquirent la nationalité russe. Mais il est temps d'en reconstituer la liste que je n'ai aucune prétention de présenter comme complète.

### **Famille Cornut, de Vouvry.**

*Louis-Adrien Cornut* (1804-1874), après avoir terminé son gymnase à St-Maurice, vers 1820, trouva une place de précepteur, probablement par l'entremise d'Emmanuel Bonjean, chez le général Njanbrowsky,

gouverneur de Varsovie. Eclate la révolution de 1830. L'élève de Cornut se trouve en ce moment l'hôte de l'empereur de Russie, qui le garde comme otage. Le général, accusé de trahison à cause de cette coïncidence, est enfermé dans la citadelle, cependant que sa femme, accablée par cette double épreuve, perd la raison. Cornut réussit à s'enfuir en traîneau, attelé d'un cheval que lui céda son ami, le vicomte français Victor-Henri de Rochetin, qui, quarante ans plus tard, lui rappelait ces dramatiques événements dans des lettres conservées par la famille. Après moult péripéties, il réussit à rentrer au pays où ses descendants conservent, comme un trophée, le harnais orné de clochettes de sa monture. A la suite de ces aventures, Cornut ne fut plus connu que sous le sobriquet de « Polonais ». Certains de mes informateurs prétendent qu'avant Varsovie il avait fonctionné à St-Pétersbourg « à la cour d'un gouverneur ».

La connaissance du polonais tira Cornut d'une délicate situation. Jeune-Suisse, il avait participé, sans uniforme, comme volontaire, au combat du Trient. Fait prisonnier, son compte eût été bon, s'il n'avait jugé à propos de se faire passer pour un étranger de passage ; il affecta de ne rien comprendre aux questions posées et ne répondit qu'en polonais. Aussi le relâcha-t-on, mais arrivé au pont de St-Maurice, il prit subitement la direction du canton de Vaud en se moquant des vainqueurs en authentique patois du pays, cette fois-ci.

Il devint le premier chef de gare de Vouvry et mourut aux Sacelles en 1874.

La famille Cornut fournit deux autres préceptrices gouvernantes dans la famille Podhorski, à Kiew : Mme *Albertine Cornut-Cornut* (1871-1941), petite-fille du « Polonais », et Mlle *Ida Cornut* (1870-1910), qui continua sa carrière à Warow, dans le Gouvernement de Kherson, pour la terminer à Washington.

\* \* \*

*Joseph Rausis* (1798-1844), d'Orsières, fondateur de l'Institut de son nom à Martigny, et promoteur de l'enseignement mutuel en Valais<sup>1</sup>, quitta le Valais en 1832, lors de la fermeture de son Institut, pour occuper un poste de précepteur en Allemagne d'abord, puis en Russie où il demeura près de dix ans. Mais nous manquons de précisions sur son activité à l'étranger.

<sup>1</sup> Voir *Annales Valaisannes*, mars 1937, et Dr Boucard : *L'Ecole primaire en Valais*, 1936.

*Léonide Veuthey*. J'ai déjà mentionné cette personnalité, née et morte à Vionnaz (1830-1908), dans mes *Notes sur les Valaisans en Autriche*. Voici quelques données sur son activité en Russie, d'après les renseignements de notre très serviable ami, M. Zénon Schoch.

Entre 1870 et 1877, il est précepteur à St-Petersbourg dans une famille Stieglitz. En 1877, la famille est aux bains de Ragaz, le précepteur passe en Valais et voyage en Italie, avec son élève Nicolas, qui devient médecin. Il rentre avec lui à St-Petersbourg avec arrêt à Vienne. En 1887 encore, Nicolas revient en Suisse et se fait accompagner de son ancien maître dans un voyage en Italie. Célibataire, Léonide Veuthey légua une partie de ses économies à l'école et à l'église de Vionnaz.

### **Famille Pignat, de Vouvry.**

*Michel Pignat* (1831-1901), fut d'abord Frère de la Doctrine chrétienne et régenta comme tel à Vouvry. Quand la municipalité remplaça ces religieux par des régents laïcs autour de 1850, il émigra en Russie, où il fut d'abord précepteur dans une famille à Toula. Puis il fut nommé chef de pension au lycée impérial de Moscou ; il donnait simultanément des cours dans d'autres gymnases ainsi qu'au 4<sup>e</sup> Corps de cadets. Conformément aux prescriptions officielles, il avait dû adopter la nationalité russe. En reconnaissance de ses services, l'empereur Alexandre III lui accordait en 1890 et 1894, les ordres de 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> classe de S. Wladimir, qui conféraient à leur porteur la noblesse héréditaire. Il était également décoré de l'ordre de S. Stanislas. Après 40 ans d'activité en Russie, il dut quitter l'enseignement pour des raisons de santé. Soigné à l'Hôpital cantonal de Lausanne, il y mourait en 1901.

Il laissait deux filles : *Théosine*, qui fut pendant 27 ans institutrice dans des familles et qui devint, de 1914 à 1919, infirmière-major dans une ambulance militaire ; ayant quitté la Russie en 1931, elle s'est retirée à Genève. *Marguerite*, élevée aussi en Russie, devint une pianiste distinguée qui se fit applaudir dans les principales capitales de l'Europe.

*Louis-Erasme Pignat*<sup>1</sup> (1844-1910) était fils du capitaine Louis alias Pipi qui joua un certain rôle dans les événements de mai 1844. Il partit pour la Russie en 1872, où il enseigna pendant 25 ans le français dans un lycée, puis dans une école commerciale à Moscou. La santé délabrée,

---

<sup>1</sup> A relever que le grand-père de celui-ci, *Louis-Adrien Pignat*, avait servi comme officier sous Napoléon en Espagne, puis en Russie.

il rentra en 1907 au village natal pour y mourir en 1910. Il avait épousé une Russe, Marie Bochémakof, qui lui donna cinq enfants, dont trois sont morts en bas âge sur la terre étrangère<sup>1</sup>. L'aîné, *Léonide* (1877-1924), était docteur en droit ; un brillant avenir lui était réservé dans sa nouvelle patrie, à laquelle il était tout à fait acclimaté, mais l'avènement du bolchévisme le contraignit à rentrer au pays ; il mourut à l'Infirmierie de Monthey, le 7 novembre 1924.

Le cadet, *Victor*, né en 1886, avait, à l'instar de son aîné, fait ses études de droit, mais une vocation irrésistible le poussa dans une voie très différente. Il devint artiste dramatique au théâtre municipal de Moscou et participa à des tournées dans les principales villes russes. En 1910, il épousait une cantatrice renommée de l'Opéra de Moscou, Anna Bitowey, qui, lors de la Révolution, suivit son mari en Suisse, où son nom figura au programme de nombreuses manifestations artistiques et philanthropiques. Elle mourut en 1940, à Lausanne, où son mari avait trouvé une situation. Leur fils *Valentin*, né en 1911 à Moscou, a fait des études d'architecte et vit avec son père à Lausanne.

### Famille Parchet.

On compte dans cette famille plusieurs maîtres et professeurs en Russie : ainsi les deux frères Arthur et Victor et leur cousin Alfred.

*Arthur Parchet* (1841-1897) était par son alliance avec sa cousine *Amélie Pignat*, également fixée en Russie, le beau-frère de Michel Pignat déjà cité, et de Paul Pignat, ancien secrétaire au Département de l'Instruction publique, qui encouragea plusieurs de ses jeunes combourgeois à se frayer une carrière dans l'enseignement en Russie.

Il y partit en 1859 après avoir suivi l'embryonnaire école normale de l'époque. Son premier poste fut dans la famille de M. Minim, maréchal de la noblesse. En 1865, il était appelé au lycée, qui venait d'être fondé, du Grand-Duc Nicolas, après avoir dû subir les examens de capacité à l'Université de Moscou. Sa femme assumait à ses côtés la direction matérielle de l'établissement. Leurs élèves appartenaient tous à la haute aristocratie et aux premières familles de l'empire. Cette situation enviable fut malheureusement interrompue par l'état de santé de M. Parchet qui dut rentrer en Suisse. En 1876, il ouvrait à Clarens

<sup>1</sup> Il convola en secondes noces avec une combourgeoise, *Anna Pignat*, établie également en Russie, rentrée en 1918, † vers 1935.



un pensionnat où une élite de jeunes Russes avaient la faculté de continuer leurs études d'après les programmes de leur pays ; ils passaient leurs vacances d'été aux Mayens de Sion. M. Parchet devait son succès à sa méthode personnelle d'éducation : il est un précurseur de la méthode intuitive. C'est dans la vue des objets apparus au cours des conversations plutôt que dans les manuels qu'il puisait les motifs de ses cours. Toutes les leçons de botanique, de minéralogie, etc., se donnaient en campagne. Pressentant d'autre part une révolution que le déséquilibre social du grand pays rendait fatale, il cherchait à inculquer à ses élèves le sens de la bonté et de la justice. Il se servait de tous les moyens et de toutes les circonstances pour façonner l'esprit et le cœur de cette jeunesse riche qui connaissait si peu les luttes et les souffrances du peuple. Il n'en fallut pas davantage pour l'accuser de prêcher le socialisme. Mais ses qualités exceptionnelles d'éducateur eurent tôt confondu ses détracteurs et en 1886, il était sollicité de retourner en Russie où il enseigna à l'Ecole des Cadets de Moscou, ainsi que dans deux autres gymnases de l'Etat. Il repartit seul, car il redoutait pour sa jeune famille le climat de la Russie et laissait à sa femme le soin de diriger l'hôtel de Tannay dont il était propriétaire et fondateur.

Par modestie, par désintéressement et idéalisme, il refusa constamment les honneurs et les distinctions dont on voulait le gratifier, y compris la naturalisation russe. Suisse et Valaisan, il tenait à rester l'un et l'autre et républicain.

Il mourut le 7 mars 1897 et, éloquent témoignage d'estime et de reconnaissance, ses nobles anciens élèves demandèrent comme une faveur de porter son cercueil de l'église St-Louis des Français au cimetière.

De ses cinq enfants, un seul naquit en Russie, *Octavie*, devenue religieuse. Parmi les survivants, citons *Arnold*, docteur en médecine, colonel, directeur de l'arsenal de Genève, et *Arthur*, compositeur de musique à Vouvry.

*Victor Parchet* (1893-1919), frère du précédent, s'engagea d'abord à la papeterie de Vouvry, qu'il dut quitter pour des raisons de santé. Vers 1880, il émigra en Russie où il trouva une place de précepteur à Moscou. Dès 1883, il était nommé maître de français au lycée de la noblesse à Nidji-Novgorod, poste qu'il occupa pendant 25 ans, donnant simultanément des cours au Corps de cadets (Ecole militaire pour les fils d'officiers) et à l'Ecole réale (gymnase scientifique). Il termina sa carrière à l'Ecole de commerce. Ce *self made man* possédait un véritable don de pédagogue ; tenu en haute estime par ses directeurs et ses collègues, il avait gagné l'affection et le respect de ses nombreux élèves.

Malgré les propositions qu'on lui fit, il refusa constamment la naturalisation russe.

Rentré en Suisse à la chute du tsarisme, il mourut à Vouvry en 1919 ou 1920.

Une de ses filles épousa un Français, agent consulaire à Shanghaï, et l'un de ses fils est M. *Louis Parchet*, docteur en chimie, fixé à Lausanne.

*Alfred Parchet* (1847-1907), d'abord commis de poste dans son village natal, s'expatria en Russie vers 1870. Il y mourut en 1907, laissant trois filles célibataires, *Marie*, *Marcelline* et *Cécile* qui reprirent par la suite une épicerie dans leur village natal.

\* \* \*

*Zélie Primmaz* (1838-1923), a passé plus de 30 ans de sa vie dans des Instituts de demoiselles en Russie, entre autres à Orel, sur les bords de l'Oka ; elle en revint en 1914, pourvue de notables économies et d'une retraite qui lui permit de finir ses jours en rentière dans son village natal ; elle fut l'une des principales bienfaitrices de la chapelle de Mies sur Vouvry.

*Emile Delavy* (1849- ? ), montrait dans son enfance d'heureuses dispositions : à 14 ans, il fabriquait une mappemonde. Aussi sa mère se proposait-elle de l'envoyer à l'école normale, mais elle fut découragée par l'instituteur Hugon : « Emile est trop intelligent pour en faire un régent » (sic).

A l'âge de 20 ans, il se décida à aller courir sa chance en Russie. Après avoir été précepteur privé, il fut nommé professeur de langue française à l'École de Commerce de Moscou. Sans famille et célibataire, Delavy ne réalisa pas toutes les promesses de sa jeunesse ; il se consolait de sa solitude par une fréquentation quelque peu excessive des *Kabaks* ; s'il partageait cette faiblesse avec les Alfred de Musset et les Baudelaire, c'est le seul point de ressemblance avec ces poètes. Car il taquinait les Muses sans que celles-ci lui rendissent leurs faveurs. En lui accordant une place, Alphonse Sidler, dans sa *Notice sur les Poètes valaisans* (1898), et Henri Bioley, dans son *Anthologie des Poètes valaisans* (1903), ils lui ont fait beaucoup d'honneur, car ses poèmes (?) *Le Rhône et le Léman* et *Le Petit Poisson*, pourraient être signés par un syntaxiste. Il eut, paraît-il, plus de succès avec un poème sur Pierre-le-Grand, traduction française d'un poème de Pouchkine, le grand poète national russe, « qui lui valut une distinction flatteuse »<sup>1</sup>. Ce qu'il a produit de

<sup>1</sup> Sauf erreur, c'est un premier prix à l'Athénée des Troubadours de Toulouse.

mieux est sans contredit une ode à la mémoire du conseiller d'Etat Hippolyte Pignat. Delavy termina sa carrière à Riga. Depuis 1914, il est porté comme disparu ; probablement a-t-il été une des innombrables victimes des terroristes.

*Benjamin Bertrand.* Petit-fils lui aussi du « Polonais », Benjamin Bertrand (1868-1934) s'embarqua pour la Russie en 1885 avec sa cousine Albertine Cornut. Il s'engagea comme précepteur chez le comte de Montrésor, à Kiew (1885-1890). Un quart de siècle après son retour au pays, il décrivait encore avec émerveillement la vie fastueuse de là-bas. Il était considéré comme de la maison, partageait la table de ses patrons aux menus pantagruéliques et les aventures de son élève : canotage, chasse, courses à cheval à travers les steppes infinies. Dans une chasse aux loups, il ne dut son salut qu'à son agilité à grimper aux arbres. Cette passion de la chasse ne le quitta plus. Il hérita de son grand-père maternel la place de chef de gare de son village natal.

### Une série de gouvernantes-institutrices encore en vie.

Mlle *Catherine Putallaz*, née en 1858, de Conthey, partit en 1898 pour Odessa, d'où elle passa à Noskowitz, en Podolie (ancienne Pologne), puis à Kiew. Elle fut rapatriée de Russie en 1921 avec le deuxième convoi de Suisses ; aujourd'hui pensionnaire de l'asile des vieillards, à Sion.

Mlle *Marie Carraux*, de Mies, enseigna la langue et la littérature françaises au gymnase de Vilna, de 1905 à 1918. Retirée à Monthey, elle est présidente de la Société des Institutrices du Bas-Valais. Elle n'eut qu'à se féliciter de la bienveillance des autorités et de ses élèves à son égard.

Mlle *Céline Bays*. Originaire de Mies, Mlle Bays fut pendant près de 40 ans gouvernante-institutrice, successivement en Allemagne, en Pologne, en Autriche, en Russie, d'où elle fut rapatriée avec le premier convoi suisse en 1918. Dès lors, le goût des voyages la poussa jusqu'en Amérique, en Floride. Elle est aujourd'hui retraitée dans son hameau natal.

Mme *Léontine Borgeat*, née *Levet*. Mme Borgeat ayant eu l'amabilité, par l'intermédiaire de M. Pot, président de Vouvry, de rédiger en vue des présentes notes sur les Valaisans en Russie, un cahier de souvenirs et d'impressions personnelles sur son séjour là-bas, je ne crois mieux faire que de lui laisser la parole et de réserver quelques pages des *Annales* à ces mémoires frémissants de spontanéité, de vie et d'enthousiasme.

Mme Borgeat quitta Vouvry en 1900, pour assumer pendant quatre ans, à Schlakewa, en Ukraine, l'éducation d'un garçonnet de noble fa-

mille polonaise. En novembre 1904, ses parents s'étant opposés à un nouveau voyage aussi lointain, elle s'engage à Vienne comme préceptrice de français dans la famille d'un officier supérieur. Elle retrouvait dans la capitale autrichienne une pléiade de combourgeoises, soit Mlles Marguerite, Judith, Augustine, Isabelle Delavy (cette dernière devint Madame de Kailich), Elise Pot, Clémence Pignat, et Lina Medico. Ce qui démontre que la Russie ne fut pas seule à tenter et à attirer la débrouillarde et vaillante jeunesse de Vouvry.

\* \* \*

M. *Waldemar Mottier*, d'une famille bourgeoise de Salvan, mais élevé une partie de sa jeunesse dans le canton de Fribourg et à Saxon, où son père était instituteur, fit son école normale à Lausanne. Jeune encore (1910), il s'engagea comme instituteur dans le gouvernement de Wladimir, puis à Moscou où il séjourna deux ans. De là, il passa à Wladicaucase comme précepteur du fils du baron de Stengel. Enfin il est nommé professeur de français à Bakou, à l'Ecole de commerce et dans un gymnase de jeunes filles.

A l'avènement du bolchévisme, M. Mottier fut réquisitionné, grâce à ses connaissances polyglottes, comme traducteur-secrétaire au commissariat des Affaires étrangères. Il n'a pas à se plaindre des procédés du nouveau régime à son égard, mais n'en fut pas moins heureux de regagner le pays natal à la première occasion favorable. Il est domicilié à Lausanne.

M. Mottier a vécu les phases tragiques de la révolution et de la guerre civile dans le Caucase et spécialement les massacres terribles de mars et de septembre 1918 où Arméniens et Tartares s'entretuèrent. En mars 1918, les premiers battirent les seconds, grâce à l'aide des soldats russes « bolchévisés » qui rentraient du front turc du Caucase, après la paix séparée de Brest Litowsk avec les Allemands.

Mais les Tartares appelèrent les Turcs à leur secours et en septembre 1918, une armée turque, composée surtout de Kourdes, reprenait Bakou aux Arméniens secondés par une armée anglaise qui se retira prudemment quand les choses allèrent mal. Il s'ensuivit un épouvantable massacre d'Arméniens, pendant trois jours consécutifs ; 65 000 femmes et enfants furent éventrés et égorgés après avoir subi les pires outrages. Quantité de femmes se jetèrent avec leurs enfants dans la mer Caspienne pour échapper aux atrocités de la soldatesque turque.

On le constate, si le stage en Russie de nos compatriotes avant 1914

laissa à la presque totalité de fort agréables souvenirs, ceux qui furent témoins du renversement de l'ancien régime et de la prise du pouvoir par Lénine, ont assisté par contre à des scènes épouvantables, sans comparaison avec la perte totale d'économies honnêtement amassées ; quelques-uns, fidèles à la tradition helvétique, se sont dévoués, sacrifiés pour des patrons qu'ils aimaient.

Une page a tourné : les relations du Valais avec la Russie moderne reprendront-elles jamais ? Nous en doutons fort.

J.-B. BERTRAND

P. S. — Je remplis un impérieux devoir en exprimant mes très sincères remerciements aux personnes qui ont eu l'amabilité de répondre à mes demandes de renseignements : en premier lieu à M. Emilien Pot, président de Vouvry, au Rd Chanoine Georges Cornut, à M. Zénon Schoch, à Winterthour, à Mme Edith Borgeat, à Vouvry, à Mlles Théo-sine Pignat, à Genève, Octavie Parchet, à Territet, Marie Carraux, à Monthey, à MM. Dr Louis Parchet et Waldemar Mottier, à Lausanne.

\* \* \*

## Souvenirs et impressions de Russie

*Nous sommes heureux de publier ici ces intéressantes pages de Madame Borgeat-Levet. Elles intéresseront doublement nos lecteurs, puisqu'ils y trouveront une vision de la Russie de 1900, et une vision due à une Valaisanne.*

Le récit que je vais vous faire des souvenirs que j'ai gardés de mes années passées dans l'Empire des tsars est authentique : je l'ai vécu moi-même. Je souhaite qu'il vous intéresse.

C'est le 17 février 1900 que je quittai la maison paternelle pour la première fois. J'avais le cœur bien gros lorsque j'entendis la porte de « chez nous » se fermer derrière moi ! Pour longtemps peut-être ! Mais j'avais vingt ans et un courage qui intérieurement me répétait : « C'est ce que tu as désiré ; va de l'avant et ne crains rien. »

Par une belle journée d'hiver, la voiture postale m'emmena hors du village. Arrivée à la Porte du Scex, avant de traverser le pont du Rhône, je fis mes derniers adieux à ce qui restait visible de Vouvry.

Sur le quai de la gare de Villeneuve, avant de monter dans le train pour Lausanne, je jetai un dernier regard sur les Dents du Midi et les